



TITLE:

# [2009年度春季講演]Les malheurs de Saint-Loup

AUTHOR(S):

COMPAGNON, Antoine

---

CITATION:

COMPAGNON, Antoine. [2009年度春季講演]Les malheurs de Saint-Loup. 仏文研究 2009, 40: 119-128

ISSUE DATE:

2009-10-15

URL:

<https://doi.org/10.14989/138000>

RIGHT:

## Les malheurs de Saint-Loup

Antoine Compagnon

Robert de Saint-Loup, comme la plupart des personnages de la *Recherche du temps perdu*, se comporte parfois de manière étrange. J'analyserai trois épisodes déconcertants dans la vie de Saint-Loup et leurs implications éthiques. Il y en aurait d'autres qui mériteraient le même examen, comme le salut anonyme de Robert le jour où le narrateur quitte Doncières, la gifle donnée à un journaliste qui incommoda le narrateur, le jour où celui-ci fait la connaissance de Rachel, ou, le même jour, la raclée donnée par Saint-Loup avenue Gabriel à un inconnu trop passionné.

Arrêtons-nous d'abord à la révélation de l'homosexualité de Saint-Loup, dans *Albertine disparue*, et au trouble imprévu dans lequel cette révélation jette le narrateur, le conduisant au bord des larmes. Celui-ci ne moralise pourtant pas la sexualité et il insiste même sur ce point avant d'avouer son émotion. La faute morale ancienne est devenue un choix de vie moderne. Si le narrateur ne condamne pas la sexualité de Saint-Loup, c'est au nom d'une maxime générale qui la justifie comme comportement : « Personnellement je trouvais absolument indifférent au point de vue de la morale qu'on trouvât son plaisir auprès d'un homme ou d'une femme, et trop naturel et humain qu'on le cherchât là où on pouvait le trouver » (IV, 264)<sup>1)</sup>. Cette indifférence morale est conforme au constat naturaliste affirmé dans *Sodome et Gomorrhe I*, « tout être suit son plaisir » (III, 23), qui rappelle la sentence virgilienne des *Églogues*, « *Trahit sua quemque voluptas* », laquelle définissait déjà la « chasse du bonheur » dont Stendhal, autre « amoraliste », faisait le principe de l'activité humaine. L'émotion du narrateur n'en est pas moins forte, et ses larmes restent inexplicables.

Déjà dans « Avant la nuit », nouvelle parue dans *La Revue blanche* en 1893 et non recueillie dans *Les Plaisirs et les Jours*, sans doute à cause de cela, Proust « amoralisait » l'homosexualité : « [...] il n'est pas moins moral – ou plutôt pas plus immoral qu'une femme trouve du plaisir avec une autre femme plutôt qu'avec un être d'un autre sexe. La cause de cet amour est dans une altération nerveuse qui l'est trop exclusivement pour comporter un contenu moral. On ne peut pas dire parce que la plupart des gens voient les objets qualifiés rouges, rouges, que ceux qui les voient violets se trompent <sup>2)</sup>. » Je reviendrai sur cette analogie prémonitrice entre l'orientation sexuelle et la perception des couleurs.

Ainsi, le narrateur d'*Albertine disparue*, comme celui d'« Avant la nuit », et probablement comme Proust, amoralise la sexualité, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne moralisent pas d'autres comportements, comme aujourd'hui ceux qui amoralisent le comportement sexuel condamnent par ailleurs le fait de fumer, de manger de la viande ou de porter une fourrure. Le narrateur s'émeut et pleure en apprenant l'homosexualité de Robert au nom d'une autre valeur morale, qu'il cherche alors à expliciter. Mais sa tentative de rationalisation échoue : « Si donc Robert n'avait pas été marié, sa liaison avec Charlie n'eût dû me faire aucune peine. Et pourtant je sentais bien que celle que j'éprouvais eût été aussi vive si Robert était resté célibataire. De tout autre, ce qu'il faisait m'eût été bien indifférent. Mais je pleurais en pensant que j'avais eu autrefois pour un Saint-Loup différent une affection si grande et que je sentais bien, à ses nouvelles manières froides et évasives, qu'il ne me rendait plus, les hommes, depuis qu'ils étaient devenus susceptibles de lui donner des désirs, ne pouvant plus lui inspirer d'amitié » (IV, 264).

Le narrateur fouille dans les raisons possibles de son émotion. Il regarde du côté du mariage de Robert, mais cette explication est aussitôt écartée comme non pertinente. Puis il envisage l'impossibilité de l'amitié pour les invertis, « amis sans amitié », comme ils étaient qualifiés dans *Sodome et Gomorrhe I* (III, 17), mais cela n'est pas plus satisfaisant pour l'esprit. Le narrateur est donc contraint d'affronter la contradiction de sa raison et de ses sentiments. Raisonnablement, la découverte de l'homosexualité de Robert ne devrait pas l'affecter. Or il pleure : « L'apprendre de n'importe qui m'eût été indifférent, de n'importe qui excepté de Robert. Le doute que me laissent les paroles d'Aimé ternissait toute notre amitié de Balbec et de Doncières, et bien que je ne crusse pas à l'amitié, ni en avoir jamais véritablement éprouvé pour Robert, en repensant à ces histoires du lift et du restaurant où j'avais déjeuné avec Saint-Loup et Rachel j'étais obligé de faire un effort pour ne pas pleurer » (IV, 266). Les allusions renvoient au liftier de Balbec avec qui Saint-Loup se serait enfermé pour développer des photos, et au déjeuner au restaurant le jour de la gifle du journaliste et de raclée de l'avenue Gabriel.

D'un côté, il y a un jugement moral universalisable, « tout être suit son plaisir » ; de l'autre, il y a une intuition morale particulière, un affect irrépressible, une émotion en situation. Ces larmes me surprennent, moi lecteur, mais, aussi divisé que le narrateur, en même temps je les comprends. Dès qu'elles tombent, elles deviennent nécessaires et me convainquent de leur authenticité. Toutes les fausses raisons une fois écartées – le mariage, l'amitié –, il reste un bouleversement aussi violent qu'inexplicable.

Un autre sens moral a donc été transgressé. Ce pourrait être la loyauté, la sincérité, l'honnêteté, la vérité, la pureté, la beauté morale... Une solidarité archaïque, quelque chose comme l'ancienne *fides*, a été trahie. Saint-Loup a trahi une valeur que le narrateur échoue à nommer, et les larmes en sont le signe. Il y a également beaucoup de larmes à la fin d'« Avant la nuit » : elles illustrent la tension entre la rationalité – raison, raisonnement, rationalisation –, en l'occurrence la maxime de

tolérance pour tous les plaisirs et désirs, et une émotion individuelle, l'expression d'une moralité singulière.

Les neurosciences contemporaines s'intéressent à de tels drames de la subjectivité et les décrivent comme le résultat d'un conflit entre les zones du cerveau associées à l'émotion (le cortex orbito-frontal) et celles qui sont dévolues à l'analyse rationnelle, au calcul mental, au raisonnement non moral (le cortex préfrontal latéral). L'imagerie cérébrale (IRM) permet d'observer les connexions neuronales et les phénomènes électriques et chimiques qui s'y produisent, et la neurobiologie explique l'impact de l'émotion sur la raison par un déséquilibre évolutif suscitant un antagonisme lui-même observable dans une troisième région (le cortex cingulaire antérieur). Si les lobes frontaux sont endommagés, les émotions sont émoussées, on devient froidement utilitariste et rationnel. Les larmes du narrateur sont la preuve que ce n'est pas son cas, mais qu'il a un sixième sens moral, contrairement à ce qu'il prétend dans *La Prisonnière*, où il avance que « le sentiment de la justice, jusqu'à une complète absence de sens moral, [lui] était inconnu » (III, 794). Si les intuitions morales sont instinctives, résultent de l'évolution du cerveau, alors nous naissons avec une grammaire morale universelle, un sens moral inné, ou, comme le disait Proust dans l'analogie relevée dans « Avant la nuit » : « On ne peut pas dire parce que la plupart des gens voient les objets qualifiés rouges, rouges, que ceux qui les voient violets se trompent. » Il semble extraordinaire que la même comparaison soit faite aujourd'hui par les biologistes pour parler des intuitions morales : certaines de nos expériences subjectives, disent-ils, sont le produit de notre équipement biologique et n'ont pas de contrepartie objective dans le monde, par exemple les couleurs. La différence entre le rouge et le violet est un trait de notre système nerveux commun, et si notre espèce avait évolué différemment, ou si quelques gènes nous manquaient, notre réaction serait différente. La distinction entre le bien et le mal a-t-elle plus de réalité que celle du rouge et du violet ? Est-elle une hallucination collective ?

La *Recherche du temps perdu* présente de nombreux cas de désaccord entre un jugement moral et une intuition morale. Le narrateur déclare son approbation raisonnée de l'homosexualité en général, mais avoue ses larmes irraisonnées face à la révélation de la sexualité de Saint-Loup. Les situations de trouble moral résultent de la concurrence entre deux systèmes moraux, l'un rationnel et l'autre émotionnel. Le narrateur est déconcerté, dérouté, décontenancé, surpris, stupéfait ou, en un mot, interloqué, incapable d'expliquer la réaction que l'intuition morale a décidée en lui en dépit de son jugement moral.

La réaction du narrateur à la révélation de l'homosexualité de Saint-Loup met au jour la rivalité des deux sens ou systèmes moraux, l'un rationnel (« tout être suit son plaisir »), l'autre intuitif (« je pleurais », « j'étais obligé de faire un effort pour ne pas pleurer »). Soyons tout de même prudents : nous sommes dans *Albertine disparue*, texte inachevé, publication posthume. Le passage aurait été retravaillé si Proust avait vécu ; ses ressassements auraient été amendés ; peut-être l'analyse aurait-elle été poursuivie, approfondie, et n'aurait-elle pas achoppé sur le caractère irraisonné, inexplicable

des larmes du narrateur.

Quoi qu'il en soit, telle quelle, cette page confirme ce que nous disent les neurosciences contemporaines sur nos deux systèmes moraux : notre système moral rationnel et linguistique, le plus récent dans notre évolution, ne contrôle pas les réactions de notre système moral intuitif et organique. Notre sens moral intuitif est souterrain, profond ; nos raisonnements moraux conscients représentent la pointe de l'iceberg. Les philosophes s'intéressent en général à la pointe de l'iceberg quand ils font de la morale spéculative. Les biologistes comparent le sens moral rationnel à un cavalier sur le dos d'un éléphant : les philosophes s'intéressent au cavalier ; les poètes, les écrivains, à l'éléphant. Sous l'appellation de sens moral, on doit sûrement distinguer le raisonnement moral comme délibération raisonnée de la rationalisation morale comme auto-justification ou ratiocination. Mais il faut aussi distinguer l'intuition morale du raisonnement moral.

Un deuxième moment troublant, de fait peu antérieur au premier, en a peut-être été annonciateur et mérite d'être examiné. Au début d'*Albertine disparue*, le narrateur soupçonne de perfidie Saint-Loup, qu'il a envoyé en mission auprès de Mme Bontemps pour faire revenir Albertine. La perfidie de l'ami, négation de la *fides* – confiance, fidélité, foi –, jette le trouble dans la distinction archaïque et essentielle de l'ami et de l'ennemi, celui qui est avec moi et celui qui est contre moi : « [...] je dois relater un incident qui se place immédiatement avant sa visite et dont le souvenir me troubla ensuite tellement qu'il affaiblit, sinon l'impression pénible que me produisit ma conversation avec Saint-Loup, du moins la portée pratique de cette conversation » (IV, 52). Là aussi, on assiste à une réaction divisée du narrateur, au conflit des deux systèmes moraux rationnel et émotif. « Cet incident consista en ceci. Brûlant d'impatience de voir Saint-Loup, je l'attendais [...] sur l'escalier quand j'entendis les paroles suivantes : “Comment ! vous ne savez pas faire renvoyer quelqu'un qui vous déplaît ? Ce n'est pas difficile. Vous n'avez, par exemple, qu'à cacher les choses qu'il faut qu'il apporte ; alors, au moment où ses patrons sont pressés, l'appellent, il ne trouve rien, il perd la tête ; ma tante vous dira, furieuse après lui : “Mais qu'est-ce qu'il fait ?” Quand il arrivera, en retard, tout le monde sera en fureur et il n'aura pas ce qu'il faut. Au bout de quatre ou cinq fois vous pouvez être sûr qu'il sera renvoyé, surtout si vous avez soin de salir en cachette ce qu'il doit apporter de propre, et mille autres trucs comme cela.” Je restais muet de stupéfaction, car ces paroles machiavéliques et cruelles étaient prononcées par la voix de Saint-Loup. Or je l'avais toujours considéré comme un être si bon, si pitoyable aux malheureux, que cela me faisait l'effet comme s'il récitait un rôle de Satan ; mais ce ne pouvait être en son nom qu'il parlait » (IV, 52-53).

Le narrateur est interloqué, reste bouche bée devant l'absence de sens moral, d'honnêteté de son ami. Machiavel et Satan sont convoqués pour tenter de faire sens de ce comportement incompréhensible, de le ramener à une stratégie ou à un théâtre.

« “Mais il faut bien que chacun gagne sa vie”, dit son interlocuteur que j'aperçus alors et qui

était un des valets de pied de la duchesse de Guermantes. “Qu’est-ce que ça vous fiche du moment que vous serez bien ? répondit méchamment Saint-Loup. Vous aurez en plus le plaisir d’avoir un souffre-douleur. Vous pouvez très bien renverser des encriers sur sa livrée au moment où il viendra servir un grand dîner, enfin ne pas lui laisser une minute de repos, qu’il finisse pas préférer s’en aller. Du reste, moi je pousserai à la roue, je dirai à ma tante que j’admire votre patience de servir avec un lourdaud pareil et aussi mal tenu” » (IV, 53).

Les stratagèmes de Saint-Loup ont quelque chose d’infantile et d’archaïque qui renvoie à la duplicité du système moral, à la fois appris et inné. On chute dans l’univers de la comtesse de Ségur, du bon petit diable et des malheurs de Sophie. On tache d’encre le rival pour le faire punir. Une autre face de Saint-Loup est ici révélée, perfide, hypocrite, diabolique, sans pourtant que l’autre disparaisse : « Je me montrai, Saint-Loup vint à moi, mais ma confiance en lui était ébranlée depuis que je venais de l’entendre tellement différent de ce que je le connaissais. Et je me demandais si quelqu’un qui était capable d’agir aussi cruellement envers un malheureux n’avait pas joué le rôle d’un traître vis-à-vis de moi, dans sa mission auprès de Mme Bontemps » (IV, 53).

En réalité, d’autres indices de la double nature de Saint-Loup étaient apparus plus tôt dans le roman, mais on se trouve ici peu avant la découverte de son homosexualité. Le narrateur est une fois de plus décrit comme un voyeur, surprenant cet échange dans l’escalier. En Saint-Loup, il y a d’une part l’« être si bon, si pitoyable aux malheureux », d’autre part, des « paroles machiavéliques et cruelles ». Le machiavélisme suppose un plan, une ruse, une intrigue, une manigance. Le narrateur reconnaît la voix de Saint-Loup, mais doute encore que celui-ci parle en son nom, pensant qu’il s’agit d’un rôle. Pourtant sa confiance est compromise : Saint-Loup pourrait être un traître, ses paroles seront désormais suspectes. La « portée pratique » de leur conversation ultérieure sera en conséquence réduite : l’échec de Saint-Loup dans sa mission auprès de Mme Bontemps pourrait être rapporté à sa déloyauté et à sa mauvaise foi. La double personnalité de Saint-Loup, sorte de « Dr. Jekyll and Mr. Hyde », annonce peut-être son inversion, suivant le cliché de *Sodome et Gomorrhe I*, « de même que certains juges supposent et excusent plus facilement l’assassinat chez les invertis et la trahison chez les Juifs pour des raisons tirées du péché originel et de la fatalité de la race » (III, 17). On a bien affaire à une réflexion sur la confiance, la *fides*, comme fondement du rapport d’amitié. Et il s’agit encore d’un conflit entre la réaction rationnelle et la réaction intuitive, entre les deux morales, à la fois chez Saint-Loup et chez le narrateur.

Le troisième choc moral que j’évoquerai a lieu le « soir de l’amitié » dans *Le Côté de Guermantes*. Saint-Loup débarque à l’improviste du Maroc alors que le projet de soirée du narrateur avec Mlle de Stermaria vient de capoter et que celui-ci éprouve morosité et mélancolie. Il s’ensuit une réflexion importante sur l’amitié, puisque la générosité de Saint-Loup semble contredire la théorie que le narrateur a développée par ailleurs : « J’ai dit (et précisément c’était, à Balbec, Robert

de Saint-Loup qui m'avait, bien malgré lui, aidé à en prendre conscience) ce que je pense de l'amitié : à savoir qu'elle est si peu de chose que j'ai peine à comprendre que des hommes de quelque génie, et par exemple un Nietzsche, aient eu la naïveté de lui attribuer une certaine valeur intellectuelle et en conséquence de se refuser à des amitiés auxquelles l'estime intellectuelle n'eût pas été liée. [...] J'en étais arrivé, à Balbec, à trouver le plaisir de jouer avec des jeunes filles moins funeste à la vie spirituelle, à laquelle du moins il reste étranger, que l'amitié dont tout l'effort est de nous faire sacrifier la partie seule réelle et incommunicable (autrement que par le moyen de l'art) de nous-même, à un moi superficiel, qui ne trouve pas comme l'autre de joie en lui-même, mais trouve un attendrissement confus à se sentir soutenu sur des étais extérieurs, hospitalisé dans une individualité étrangère, où, heureux de la protection qu'on lui donne, il fait rayonner son bien-être en approbation et s'émerveille de qualités qu'il appellerait défauts et chercherait à corriger chez soi-même. D'ailleurs les contempteurs de l'amitié peuvent, sans illusions et non sans remords, être les meilleurs amis du monde » (II, 688-689). L'amitié est le lieu même de la réflexion morale, car elle met en jeu la distinction fondamentale de l'ami et de l'ennemi. Le narrateur juge l'amitié de peu de valeur pour la vie morale parce qu'elle ne concerne que la morale rationnelle et non la morale « réelle et incommunicable », mais les aléas de l'amitié entre le narrateur et Saint-Loup sont là pour illustrer la profondeur archaïque et émotive de l'amitié.

Après ce préambule, les deux amis sortent dîner dans un épais brouillard tombé sur la ville. Une fois de plus, le comportement de Saint-Loup est énigmatique, à la fois bon et méchant, pitoyable et machiavélique, et l'explication morale a ses limites, aussi épaisse, subtile, dense qu'elle soit. Comme le dit le narrateur dans *La Prisonnière*, « les actions déconcertantes de nos semblables, nous en découvrons rarement les mobiles » (III, 821). Le raisonnement se heurte au brouillard, comme en ce soir de l'amitié. Soirée de l'amitié, soirée de brouillard, les deux sont sans doute inséparables. « À deux pas les réverbères s'éteignaient, et alors c'était la nuit, aussi profonde qu'en pleins champs, dans une forêt, ou plutôt dans une molle île de Bretagne vers laquelle j'eusse voulu aller [avec Mlle de Stermaria] ; je me sentis perdu comme sur la côte de quelque mer septentrionale où on risque vingt fois la mort avant d'arriver à l'auberge solitaire ; cessant d'être un mirage qu'on recherche, le brouillard devenait un de ces dangers contre lesquels on lutte, de sorte que nous eûmes, à trouver notre chemin et à arriver à bon port, les difficultés, l'inquiétude et enfin la joie que donne la sécurité – si insensible à celui qui n'est pas menacé de la perdre – au voyageur perplexe et dépaycé » (II, 692-693). La soirée commence dans la désorientation et l'égarement, climat propice aux sentiments confus que Saint-Loup fera éprouver au narrateur.

C'est en effet aussitôt après cette remarque sur le brouillard que Saint-Loup désarçonne fortement le narrateur, le laisse absolument perplexe, totalement démonté, par l'aveu d'un comportement que le narrateur doit admettre qu'il est incapable d'expliquer. À sa manière habituelle d'analyste exhaustif, il énumère de nombreux mobiles possibles, mais aucun n'est satisfaisant. « Une

seule chose faillit compromettre mon plaisir pendant notre aventureuse randonnée, à cause de l'étonnement irrité où elle me jeta un instant. "Tu sais, j'ai raconté à Bloch, me dit Saint-Loup, que tu ne l'aimais pas du tout tant que ça, que tu lui trouvais des vulgarités. Voilà comme je suis, j'aime les situations tranchées", conclut-il d'un air satisfait et sur un ton qui n'admettait pas de réplique. J'étais stupéfait. Non seulement j'avais la confiance la plus absolue en Saint-Loup, en la loyauté de son amitié, et il l'avait trahie par ce qu'il avait dit à Bloch » (II, 693).

Saint-Loup a non seulement transgressé une règle implicite de la conversation, l'exigence de discrétion qui fait qu'on ne dit pas tout à tout le monde, mais en plus il revendique son indiscrétion comme une supériorité morale : « Voilà comme je suis, j'aime les situations tranchées », proclame fièrement Saint-Loup. D'où l'étonnement, la stupéfaction du narrateur face à ce qu'il ressent comme une trahison et une déloyauté de la part de son ami. Saint-Loup revendique son méfait comme un titre de gloire, une preuve de cohérence morale. Mais Saint-Loup sait-il qui il est ? Sait-on jamais qui on est ? Le narrateur s'embarque dans la recherche d'explications à travers une série de questions laissées sans réponses : « Son air triomphant était-il celui que nous prenons pour dissimuler quelque embarras en avouant une chose que nous savons que nous n'aurions pas dû faire ? Traduisait-il de l'inconscience ? De la bêtise érigeant en vertu un défaut que je ne lui connaissais pas ? Un accès de mauvaise humeur passagère contre moi le poussant à me quitter, ou l'enregistrement d'un accès de mauvaise humeur passagère vis-à-vis de Bloch à qui il avait voulu dire quelque chose de désagréable même en me compromettant ? » (II, 693). Saint-Loup peut éprouver de la gêne après avoir fait une gaffe ; il peut chercher à rattraper une gaffe en la revendiquant ; il peut être animé par un sentiment de culpabilité, à moins que ce ne soit par de l'aveuglement sur soi et sur les autres, par de la sottise ou de la colère... Le héros énumère toutes ces possibilités, mais il ne s'arrête à aucune, car aucune n'est satisfaisante pour l'esprit.

Il fait enfin, comme en dernier recours, l'hypothèse de la double personnalité de son ami : « Du reste sa figure était stigmatisée, pendant qu'il me disait ces paroles vulgaires, par une affreuse sinuosité que je ne lui ai vue qu'une fois ou deux dans la vie, et qui, suivant d'abord à peu près le milieu de la figure, une fois arrivée aux lèvres les tordait, leur donnait une expression hideuse de bassesse, presque de bestialité toute passagère et sans doute ancestrale. Il devait y avoir dans ces moments-là, qui sans doute ne revenaient qu'une fois tous les deux ans, éclipse partielle de son propre moi, par le passage sur lui de la personnalité d'un aïeul qui s'y reflétait » (II, 693). Il y a en Saint-Loup du Dorian Gray. Lorsque le narrateur échoue à trouver une raison à un comportement, l'hypothèse héréditaire, innée, instinctive se présente souvent comme un dernier recours pour analyser l'action déconcertante d'un semblable.

La phrase extraordinaire de Saint-Loup : « Voilà comme je suis, j'aime les situations tranchées », est la devise même de la mauvaise foi, du contentement de soi, de l'autosatisfaction, de l'égoïsme, de l'arrogance, du pharisaïsme, de l'indifférence à l'autre, de l'absence de sentiment de culpabilité, de



l'impossibilité d'apprendre, de l'hypocrisie ou de la duperie de soi-même, tous sentiments qu'on rencontre épisodiquement chez l'être le plus cher. Le narrateur mentionne à deux reprises l'« air satisfait » de son ami en prononçant cette énormité : « Tout autant que l'air de satisfaction de Robert, ses paroles "J'aime les situations tranchées" prêtaient au même doute, et auraient dû encourir le même blâme. Je voulais lui dire que si l'on aime les situations tranchées, il faut avoir de ces accès de franchise en ce qui vous concerne et ne point faire de trop facile vertu aux dépens des autres » (II, 693-694).

Le narrateur juge Saint-Loup, mais la leçon de morale n'aura pas lieu, car leur voiture les dépose au restaurant, interrompant la scène, et Saint-Loup se rachètera bientôt par un exercice de voltige sur les banquettes de velours rouge afin de placer le manteau de vigogne du prince de Foix sur les épaules frileuses du héros. La perplexité du narrateur restera irrésolue, sinon par l'hypothèse de la double nature de Saint-Loup. Il s'agit d'un moment grave : l'abjection de l'ami ou de l'être aimé nous est brusquement révélée, mais elle est aussitôt contredite ou contrastée par la preuve de sa générosité, de son dévouement et de sa beauté morale. D'où l'absence de résolution. Le brouillard était le cadre parfait pour le mystère de la psychologie et de la personnalité de Saint-Loup.

On trouve une variante non attribuée de la formule prodigieuse de Saint-Loup : « Voilà comme je suis, j'aime les situations tranchées », et de l'air réjoui qui l'accompagne, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. C'est dans un commentaire sur un comportement inamical de Bloch, mal élevé comme Robert, mais pour d'autres raisons. Bloch reproche au héros — la situation est parfaitement symétrique — de fréquenter Saint-Loup-en-Bray : « Tu dois être en train de traverser une jolie crise de snobisme. Dis-moi, es-tu snob ? Oui, n'est-ce pas ? » (II, 100). Pour commenter ce propos désobligeant de Bloch, le narrateur se lance dans une longue digression sur les défauts courants de ses amis. Il en examine quelques-uns avant de parvenir à celui-ci, qui rappelle la phrase de Saint-Loup : « Quant à ce dernier ami, il éprouve le besoin de répéter ou de révéler à quelqu'un ce qui peut le plus vous contrarier, est ravi de sa franchise et vous dit avec force : "Je suis comme cela" » (II, 101). C'est encore la devise de la mauvaise foi et du contentement de soi, soulignés par les mots : « ravi de sa franchise ». De façon répétée, le narrateur cherche à cerner chez Saint-Loup, ou chez l'ami anonyme évoqué à propos de « ce qu'on appelle en un français assez incorrect "la mauvaise éducation" » de Bloch (II, 100), cette assurance, bien entendu illusoire, dans la connaissance sur soi et le jugement sur soi, qui conduit à se comporter comme un traître avec ses amis. Saint-Loup revendique le fait d'avoir trahi son ami, se juge dans son droit après l'avoir vendu à Bloch, après avoir été sincère sur le compte du narrateur. Stendhal traduisait le *cant* anglais par l'« hypocrisie de moralité » (*De l'amour*, chap. XLVI), et il y a quelque chose de cela, ou plus précisément encore de ce qu'on appellerait en anglais *self-righteousness* ou *smugness*. C'est bien cet air content de soi, plein de soi, ravi de soi, de sa petite personne, que la *smugness* désigne, avec quelque chose de suffisant, de vaniteux, d'insolent, d'arrogant, de prétentieux, d'avantageux, d'impertinent ou de blessant, de

pharisien comme dans le *cant*, d'indifférent ou d'aveugle à l'autre, et de dépourvu de tout sentiment de culpabilité, de non généreux, de non charitable, de non ouvert, d'incapable d'apprendre. Dans la *smugness*, il y a de l'amour-propre, du narcissisme et de la *philautie*. Le contraire de cet air satisfait et suffisant, *smug*, avec sa composante inaliénable d'hypocrisie ou de duperie de soi-même, ce serait l'ironie sur soi, l'autodérision ou l'autodénigrement.

La scène du « soir de l'amitié » est d'autant plus troublante que c'était Saint-Loup qui accusait peu auparavant le héros de déloyauté dans une lettre du Maroc, lettre où la prétérition cède vite à une franchise tout aussi indélicate que la sincérité déplacée à l'égard de Bloch sur les vrais sentiments du héros : « Saint-Loup m'avait écrit : “Je ne veux pas profiter de ces heures où ta chère grand-mère n'est pas bien pour te faire ce qui est beaucoup plus que des reproches et où elle n'est pour rien. Mais je mentirais en te disant, fût-ce par prétérition, que j'oublierai jamais la perfidie de ta conduite et qu'il y aura jamais un pardon pour ta fourberie et ta trahison” » (II, 603). Le narrateur ne fait à ce moment-là aucun commentaire sur les termes de Saint-Loup. Un peu plus loin, il fait l'hypothèse que, pour exciter la jalousie de Saint-Loup, Rachel « avait persuadé à son amant que j'avais fait de surnoises tentatives pour avoir, pendant l'absence de Robert, des relations avec elle », mais : « Quand, une fois que je l'eus revu, je voulus essayer de lui parler de ses reproches, il eut seulement un bon et tendre sourire par lequel il avait l'air de s'excuser, puis il changea la conversation » (II, 643-644). Il n'y aura jamais d'explication entre eux et le narrateur ne reviendra jamais sur cet épisode. L'inversion de Saint-Loup serait-elle l'explication différée de ses comportements déconcertants ? Rien ne sera jamais explicite. Voilà une de ces *loose ends* que le roman laissera en suspens jusqu'au bout, car « les circonstances sont toujours si embrouillées que celui qui a cent fois raison peut avoir eu une fois tort », comme le dit le narrateur à propos des relations de Saint-Loup et de Rachel (II, 477).

Saint-Loup est un être double, comme la plupart des personnages du roman de Proust. Traître, perfide, il sait aussi se montrer généreux et dévoué ; il est sensible aux maux de son ami, attentif à ses besoins, soucieux de le protéger et de le mettre en valeur. À Doncières, sa prévenance devant des tiers touche profondément le héros : « La mère d'une débutante ne suspend pas davantage son attention aux répliques de sa fille et à l'attitude du public. Si j'avais dit un mot dont, devant moi seul, il n'eût que souri, il craignait qu'on ne l'eût pas bien compris, il me disait : “Comment, comment ?” pour me faire répéter, pour faire faire attention, et aussitôt se tournant vers les autres et se faisant, sans le vouloir, en les regardant avec un bon rire, l'entraîneur de leur rire, il me présentait pour la première fois l'idée qu'il avait de moi et qu'il avait dû souvent leur exprimer » (II, 402). Le résultat de son empressement est frappant : « De sorte que je m'apercevais tout d'un coup moi-même du dehors, comme quelqu'un qui lit son nom dans le journal ou qui se voit dans une glace » (II, 402). Il faut insister sur ces moments dans la *Recherche du temps perdu* où un personnage, en

général le narrateur, se voit lui-même comme on le voit en son absence, un peu comme il attraperait son ombre ou traverserait un miroir : c'est ainsi que la bonté, l'amour de l'autre me fait exister, m'assure de mon être. Se voir aimé : en termes sartriens, on parlerait de la fusion de l'en-soi et du pour-soi, qui donne un caractère, une identité. Sartre dénonce cette illusion dans *L'Être et le Néant*. Saint-Loup donne au narrateur le sens de son existence, il le confirme dans son être, mais en même temps il le trahit et lui dénie son être. La double nature de Saint-Loup, comme celle du narrateur, est à l'image de nos deux morales, mieux représentées par la littérature que par la philosophie.

## Notes

- 1 ) Toutes les citations d'*À la recherche du temps perdu* sont tirées de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade (4 vol, 1987-1989); les chiffres romains indiquent le tome, les chiffres arabes la page.
- 2 ) *Les Plaisirs et les Jours*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 169.